



action poétique

gabriel celaya  
blas de otero  
caballero bonald  
youri  
oliven sten  
jo guglielmi  
guy perrimond  
andrée barret  
j.-j. viton  
yves rouquette  
alex chazal  
jean malrieu  
gabriel vialle  
andré laude  
henri deluy



"La poésie doit avoir pour but la vérité pratique"

action poétique

publiée à Marseille par le groupe de l'Action Poétique

1959	SOMMAIRE	N° 7
		Pages
Editorial	A. P.	1
Les enfants	Gabriel CELAYA	3
Bianco de Espana	Caballero BONALD	4
Poèmes	Blas DE OTERO	6
Poème	YOURI	8
Poèmes	Oliven STEN	10
La fleur de l'âge	Jo GUGLIELMI	13
Poème	Guy FERRIMOND	15
Printemps	Andrée BARRET	16
De mon âge	J.-J. VITON	18
Poème	Yves ROUQUETTE	20
Chanson	Alex CHAZAL	22
Opinions		
Karleinz BARCK - Charles DOBZINSKI - Oliven STEN		23
Chroniques		
Roman :	Jo GUGIELMI	24
	André LAUDE	
Théâtre :	Jean MALRIEU	26
Cinéma :	Gabriel VIALLE	26
Disques :	Jo GUGLIELMI	28
Peinture :	Henri DELUY	29
Informations		30

Couverture de Michel RAFFAELLI

## L'HONNEUR DES POETES

Si ce numéro, où la poésie espagnole tient une place de choix s'ouvre sur le titre d'un ouvrage directement issu de la Résistance ce n'est évidemment pas par hasard.

Nous ne voudrions pas encourir le reproche de toujours enfoncer le même clou, nous ne voudrions pas toujours poser le même problème mais toujours le même problème nous est posé : il n'est qu'à ouvrir, presque au hasard notre courrier...

Rappelons, puisqu'aussi bien on ne semble pas toujours nous bien comprendre, nos positions de base. Nous n'exigeons pas, de quel droit le ferions-nous, des jeunes poètes une poésie politique, sociale même, nous affirmons simplement que celle-ci existe, depuis fort longtemps, et qu'elle a conquis ses titres de noblesse. Depuis qu'il existe des poètes, et qui saura dire depuis quand, de quoi parlent-ils ?

Des fleurs et des petits oiseaux, de l'amour bien sûr, de la mort aussi. Mais encore ? De Rutebeuf à Desnos, de Villon, d'Agrippa d'Aubigné à Claudel, voulez-vous jouer à dresser la liste des poètes qui ont fait de l'homme, de son sort, de ses aspirations, leur thème essentiel, sinon unique ?

Mais il s'agit là de vrais poètes, de vrais poèmes, direz-vous. Certes. Qu'elle soit politique, engagée, sociale ou de circonstance, la poésie est... la poésie. Un mauvais poème pourrait être un excellent article il n'en est pas moins un mauvais poème. Il faut alors juger non du principe de la poésie de circonstance mais de la valeur poétique d'un texte. Si vous lisez un mauvais poème sur le printemps allez-vous conclure que le printemps n'est pas un thème poétique valable ? Non ? Alors nous n'avons pas le droit de contester la valeur poétique de l'événement actuel en lisant un mauvais poème qui s'y rapporte. Il n'est sans doute pas dans la poésie française d'époque plus florissante que les années de la Résistance. Il n'est pas non plus de poésie qui ait davantage collé à l'événement. Presque au jour le jour.

Nous voici bien loin de l'Espagne dont il faudrait tout de même parler. Mais non, l'Espagne d'aujourd'hui, c'est encore un peu la France de 1940. Lorsqu'un peuple ne peut s'exprimer librement il crée des poètes comme une terre stérile donne des moissons de coquelicots. N'envions pas ce privilège. La poésie connaît heureusement d'autres voies pour atteindre la grandeur. Mais en ces temps où le peuple espagnol réclame l'amnistie et la fin d'un régime de terreur nous ne voudrions pas être de ceux à qui Gabriel Gelaya demande des comptes. Et nous n'entendons pas être de ceux qui participent à la confusion dans

un drame qui nous est encore plus proche. C'est pourquoi nous ne pouvons passer sous silence l'ignominieux article de Pierre Boujut dans le dernier numéro paru de la « Tour de Feu ».

Depuis longtemps nous avons déterminé les limites de la poésie telle que la pensent les principaux animateurs de ce groupe. Qu'importe que vous soyez ceci ou cela, que votre idéologie participe à la misère du plus grand nombre ou s'insurge contre elle, du moment que vous êtes « poète », « camarade roi », la vie est merveilleuse, les torrents de la joie inondent la planète... A la « Tour de Feu » on a soif d'humanité, on est pétri de l'amour des humbles et des opprimés, on est toujours prêt à brandir l'anathème et l'insulte contre la société qui extermine les poètes... mais aussi contre les poètes qui prétendent participer à la transformation de cette société, ou même tout simplement en exprimer la réalité.

Monsieur Pierre Boujut, par ailleurs bon garçon, atteint un degré d'aberration inqualifiable en attaquant ainsi qu'il le fait la jeune poésie algérienne, et au delà les poètes qui s'élèvent contre la reconquête et son cortège de tortures et d'assassinats légalisés.

Il ne nous appartient pas de répondre au nom des poètes algériens. Nous parlons en notre nom et cela suffit à notre indignation. Pierre Boujut met tout le monde dans le même sac, les victimes et les bourreaux. A ce titre nous sommes des criminels, des complices pour le moins, en demandant justice pour les suppliciés. Le sommes-nous vraiment ? Oui, si c'est être complices que de dénoncer les enlèvements, que de s'associer aux protestations des personnalités les plus éminentes de notre pays contre les camps de regroupement, et autres...

Il ne suffit pas de haïr la lutte armée (autant que quiconque nous aspirons à la paix) pour qu'aussitôt s'évanouisse le cercle vicieux « opprimés-oppresseurs ». Ce serait justifier l'oppression, le règne du maître sur l'esclave. Ce serait ni plus ni moins apporter une eau politique au moulin des puissants de ce monde.

S'il n'était question ici d'une immense tragédie qui nous bouleverse, nous qui nous déclarons responsables, nous n'insisterions pas sur ces propos où l'égoïsme le dispute à la mauvaise foi.

Nous sommes ici, une fois de plus, au cœur même du débat. Ce sont ceux-là même qui nous reprochent le plus violemment nos prises de position, notre conception de la poésie, qui font preuve de l'étroitesse d'esprit la plus méprisante, du sens de l'humain le plus bas. Et ils s'expriment en des textes et poèmes « engagés ». Nous répondrons comme il se doit à toutes les entreprises de ce genre, car l'honneur des poètes est à ce prix.

a. p.

Gabriel Celaya - CANTOS IBEROS 1955  
Traduit par Marie Chevallier  
et Françoise Martorell

## LES ENFANTS NOUS REGARDENT DANS LES YEUX

La honte, la lassitude  
Le dégoût des jours normalement vécus  
Et, en face de nous, si différents : — les enfants.

Leurs yeux comme extasiés  
Qui nous regardent, nous enveloppent,  
Cette terrible confiance qu'ils ont en nous :

Les enfants incroyables  
Qui sont là, comme ça,  
Et qui nous regardent ; ils proclament bien net ce qu'ils  
sont.

Non pas « les enfants » ; cet enfant là  
Concret, que j'embrasse,  
Que je caresse et qui sourit ; il croit que tout m'est  
possible

L'amour qui s'impose ainsi,  
Le devoir que je ressens ainsi,  
De créer pour eux un autre monde, plus noble.

La rougeur qui m'envahit,  
La honte physique,  
Non pas une idée, la faute qui monte en moi avec mon  
sang.

Quand je parle de futur,  
Je n'agite pas d'utopies ;  
Je ne pense qu'à l'enfant qui me regarde dans les yeux.

Sans peur, souriant  
Si fragile, si précieux,  
Et cherche son avenir en clouant son regard dans mes  
yeux.

Camarades, soyons dignes  
De ce regard  
Qui le soutient pourra seul se sentir à l'abri

Pensons aux enfants  
Le silence de l'attente  
Brille dans ces yeux tranquilles qui nous interrogent.

## **BLANCO DE ESPAÑA**

**Escribo la palabra libertad  
La extendo  
Sobre la piel dormida de mi patria  
Cuantas salpicaduras, ateridas  
Entre sus letras indefensas, mojan  
De fe mis manos, las consagran  
De olvido**

**? Quien se sacrificó  
Porquién ?**

**Tarde llegué a las puertas  
Que me abrieron, tarde llegué  
Desde el refugio maternal  
Hasta el lugar del crimen  
Con la paz aprendida  
De memoria y una palabra pura  
Yesta sobre el papel atribulado**

**Blanco de España, ensombrecido  
De púrpura, madre y madera  
De odio, olvídate  
Del número mortal, bruñe y colora  
Los hierros sanguinarios  
Con las ciegas tinturas del amor  
Para que nadie pueda recordar  
Las divididas grietas de tu cuerpo  
Para escribir tu nombre sobre el mío  
Para encender con mi esperanza  
La piel naciente de tu libertad.**

***J.-M. CABALLERO BONALD.***

## **BLANC D'ESPAGNE**

J'écris le mot liberté  
Je l'étends  
Sur le corps endormi de ma patrie  
Combien de gouttelettes, transies  
Au milieu de ces lettres sans défense,  
Eclaboussent de foi mes mains, les consacrent d'oubli !

Qui s'est sacrifié,  
Pour qui ?

Tard je parvins aux portes  
Qu'on m'ouvrit. Tard je parvins  
Du refuge maternel  
Jusqu'à l'endroit du crime  
Avec la paix apprise  
De mémoire, et un mot pur  
Inerte sur le papier froissé.

Blanc de l'Espagne assombri  
De pourpre, mère et souche  
De haine, oublie  
Ce chiffre de mort, frotte et colore  
Des teintures aveugles de l'amour  
Les fers sanguinares  
Pour que personne ne puisse rappeler  
Les crevasses divisées de ton corps  
Pour écrire ton nom sur le mien  
Pour enflammer de mon espoir  
La chair naissante de ta liberté.

**J.-M. CABALLERO BONALD.**  
(Traduction F. MARTORELL.)

Blas de Otero

Traduit par Marie Chevalier

## LE PREMIER DES CHANTS

Définitivement, je chanterai pour l'homme  
Quelque jour — après — quelque nuit  
Ils m'entendront. Aujourd'hui ils vont —  
nous allons — sans direction,  
lourds, à force de soif, avides d'ombre.

Je vous apporte une aube, frères, je donne une eau  
Pas éternelle, non, une eau qui est là devant la maison,  
Venez-voir. Sortez, buvez, laissez-moi  
vous oindre d'eau et de lumière par delà la chair.

D'un coup, vingt trois millions  
de cadavres, par dessus Dieu sautant d'un coup  
sourde — unique tranchée de la mort —  
avec leur âme dans la main, entre les dents

Leur angoisse. Sans savoir pourquoi, ils tuaient ;  
Ils sont la mort, rien que la mort — Entre les barbelés  
de l'infini, n'ont pas de sang. Ils sont  
Nos frères. Vengez-les sans pitié, vengez-les.

L'homme est seul, Est-ce là ce qui le fait  
Gémir ? Si vous saviez que cela suffit  
Si vous saviez vous suffire ; vous réunir,  
Si vous saviez être hommes. Rien d'autres qu'humains.

Cela vous fait peur, n'est-ce pas ? Je sais qu'il est plus  
d'attendre qu'un autre que ? N'importe — autre, <sup>[commode]</sup>  
vous aide à être. Je suis. Donc il suffit  
d'Être. Si je m'efforce d'être qui je suis, qui sait.

S'il y a plus ? Par contre il peut y avoir moins.  
Vous êtes des égouts d'hypocrisie. Oh soyez, sortez au jour  
Ne soyez plus ces bêtes déguisées  
d'angoisse de Dieu. Il vous suffit d'être homme.



## FIDELITE

Je crois en l'homme, j'ai vu  
Des épaules harcelées à coup de fouet,  
Des âmes avançant par bonds  
(des Espagnes chevauchant  
la douleur et la faim) — Et j'ai vu.

Je crois en la paix, j'ai vu  
De hautes étoiles, des régions flamboyantes  
Où se lève le jour, des fleuves ardents,  
Profonds, flot humain  
Vers une autre lumière. J'ai vu et j'ai vu.

Je crois en toi patrie. Je dis  
Ce que j'ai vu : éclairs  
De rage, amour à froid et un couteau  
Grinçant qui se transformait en morceaux  
De pain : bien qu'il n'y ait aujourd'hui que ténèbres j'ai  
vu et j'ai vu.

## PARMI L'IMMENSE MAJORITE

L'air pourra me manquer.  
L'eau,  
Le pain,  
Je sais qu'ils me manqueront.

L'air qui n'est à personne.  
L'eau qui est à l'assoiffé  
Le pain... Je sais qu'ils me manqueront.

La foi, jamais.

Moins il y a d'air, davantage  
plus il y a de soif, davantage  
ni plus ni moins, davantage.

Blas de Otero  
Traduit par Marie Chevalier

**YOURI**  
**Aux poètes espagnols assassinés**

**SUR UN AIR DE GUITARE**

Une vague joyeuse et fière  
Chevauchait par les océans  
Et les marins, les paysans  
L'aimaient comme ils aiment la mer

Entre ses doigts la barque tangué  
Les hommes rient de la voir jouer  
Elle savait parler leur langue  
Et leur parlait de liberté.

Souvent quand la mer était calme  
Sur la plage venaient les femmes,  
Les ouvriers des bas quartiers  
Se rassemblaient pour l'écouter.

On chante une chanson amère,  
Une chanson court dans le vent  
Un chanson court dans le vent  
Ohé marins et paysans  
Ecoutez donc chanter la mer

Lors des révoltes populaires  
Sa grande voix familière  
Mêlait à la voix populaire  
L'écume bleue de sa colère.

En haut lieu ce fut le holà,  
On tenta d'étouffer sa voix  
Mais ce n'est pas facile à faire  
Taïre une vague de la mer.

Voilà pourquoi en pêcheur  
Un général s'est déguisé  
Dans l'océan il a jeté  
Le filet muet du malheur



Ay, ay, il hâle les cordages,  
Il la tire sur le rivage,  
Ay, la vague se laisse prendre,  
A ses signes fourbes et tendres

Une vague joyeuse et fière  
Chantait sa chanson dans le vent  
Mais les marins, les paysans  
L'ont entendue soudain se taire.

Elle s'évapora ainsi  
Sur une place de Murcie  
Connaissez-vous ces vagues mortes  
Connaissez-vous ces vagues sèches.

Avez-vous vu leurs os semblables  
A ces blancs paniers pour la pêche  
Que le flot d'hiver nous apporte  
Et qui pourrissent sur le sable.

Une vague joyeuse et fière  
Mourut dans le sable et le vent  
Et les marins, les paysans  
La cherchaient en vain sur la mer

Entre ces côtes pend un cœur  
Dur comme une étoile de mer  
Plus noirs que les fruits du varech  
Brûlés de sel ses yeux sont secs.

Mais sa chanson vit dans nos cœurs  
Douce comme un oiseau blessé  
Le général aura beau faire  
Il ne pourra pas l'attraper

Une vague joyeuse et fière  
Chante une chanson défendue  
Et les marins, les paysans  
Au fond du cœur l'ont entendue

**CLAIRET DES LANDES**

Matins couchés,  
L'eau rêve entre ses pierres  
Le temps lancine  
Nous sommes nés  
Pour l'oublier.

Toute espèce hors de l'eau  
Accuse vos usines  
Et pour marcher  
Scande vos fabliaux.

Matins, j'ai vu comment dormaient les hommes  
Comment ils s'enlaçaient sur la berge, accroupis ;  
J'étais content de la franchise de leur somme  
Des guerres qu'ils menaient j'ai trouvé le butin.

Matins, joyeux matins,  
Comme une goutte de résine  
Je fais mon temps parmi les pins des Landes  
Sans que personne n'entende  
L'accent de mon pas étranger.



## DIT DE L'ABSENCE

Je t'aimerais toute ma mort,  
Et même après, de temps en temps,  
Longtemps après, longtemps encore  
Je féterai tes vingt-cinq ans.

Pour ton bon cœur, pour ta droiture  
Je t'aimerais fidèlement  
Et convoirai mes beaux-parents  
Au paradis de la nature,  
En guise de remerciement.

Toute ma mort sera vouée  
A rechercher dans mon passé  
Ce qui de toi m'a échappé  
Quand je vivais indolemment.

Je le dis à langue fourchée  
Maroussia ma balte baronne  
Mon saumon, ma femme lettone,  
Je le dis à m'égosiller.

Je t'aimerais gonflée de pus  
Folle à lier dans un asile  
Ma stable et saine, ma fragile  
Ma raisonnable toute nue.

A la fouée, à la cantonnade,  
Je t'aimerais quand ils chasseront,  
Quand ils chanteront, à la maillade,  
Je t'aimerais quand ils boiront

Ma femme au clocher de la nuit  
A la serrure de mon enfance  
A la lisière de mes brûlis  
Mon moyen-âge, ma renaissance.

Ma femme aux yeux d'huitre perlière  
Ma femme à la voix de sureau  
Ma femme aux cuisses de fermière  
Aux yeux gardiens de mon troupeau

Nous sommes faits pour la chambrée...  
Et toi pour l'herbe des clairières  
Ma femme au loin, seule, allongée,  
Sur un grand lit, les yeux ouverts.

## **LES TERRÉS**

**Il pleut des pierres  
Sur la grand'route,  
Il pleut des pierres  
De bon matin.**

**Et nous prenons des tunnels  
Pour passer les vieilles frontières  
Avec nos chiens et notre vaisselle  
Pour aller de Charybde à Babel.**

**Avec des casques  
Et des casquettes  
Nous essayâmes très longtemps  
De protéger nos pauvres têtes  
Contre la pluie des éboulements.**

**Mais à présent, par les tranchées,  
Les termitières, les taupinières,  
Nous évitons d'aller sur terre  
Les yeux fermés, le cœur content.**

**Il pleut des pierres  
Sur la grand'route  
Il pleut des pierres  
De bon matin**

**O vous qui nous croisiez jadis sur les chemins  
Les beaux chemins joufflus tracés sur la terre  
Statues de sel, amis furtifs, femmes aimées,  
Cicatrices, révoltes croupies en balssière,  
Dites-vous qu'il pleuvait des pierres  
Sur nos épaules de bon matin,  
Et que nous avons préféré  
Sulvre des chemins souterrains.**

**Oliven STEN.**



## LA FLEUR DE L'AGE

Trente ans se nouent avec mon poing sur la plume  
Il est temps de se retourner  
Pour mieux voir.  
L'heure comme un taureau de combat  
Secoue ses banderilles,  
Quand il pleut  
L'eau rajeunit le sang des pavés  
Et nos enfants  
Ont rompu à jamais avec le silence  
L'aube échappée au massacre  
Pense ses blessures fraîches  
Comme après un défilé salué par les balles  
Se rouvrent les portes  
Se remettent à jouer les gosses dans les cours  
Trente ans écrivent leur histoire.



Je ne pouvais en ce temps que m'apitoyer sur mon sort.  
J'allais dans les coins frais des parcs, à la terrasse des herbes.  
Seul à la recherche de ton image. Toi tu restais assise sur un  
banc de bois vert dans une gare du sud (je crois que c'est  
Avignon). Ton visage continuait à flamber tes jambes à  
remonter le cours du vent. Il faisait calme et chaud. Les  
trains avaient du retard c'était la guerre des nerfs, le vent  
me coupait la parole.  
Les cigarettes se fumaient seules  
J'avais sommeil  
Sommeil sur les rails  
Sommeil sur les ballasts  
Ta voix aussi avait sommeil  
Tièdement sommeil sur mon cœur.

## BOUQUET POUR UNE MORTE

à G. M.

Tout ceci s'est passé un matin où la pluie tombait sans  
[histoire  
Nous regardions le ciel laineux comme si nous avions refusé  
[d'y croire  
La première cigarette partageait en deux notre angoisse  
Ramenait à la mémoire les souvenirs avec les idées en  
[pagaille  
Une grand'mère chante une chanson à une enfant qui ne  
[l'écoute guère  
Une chanson où il est question de moutons je crois et de  
[bergères  
De bulsons verts de roses qu'on achète à la douzaine  
L'agonie d'un rabot ce râle de la planche claire  
Le piano qui joue inlassablement les mêmes fausses notes  
[dans la pièce à côté

Toute musique qu'on respire qu'y faire  
Elle était morte si jeune que cela nous déchirait la mémoire  
Comme pour la pluie au début nous refusions d'y croire  
Parfois son image venait nous visiter en silence

Cela ne devrait pas la mort c'est trop bête  
Elle avait ses grands cheveux ses grands yeux  
Qui nous accusaient pourquoi diable  
De la laisser partir sans rien y faire

Par la fenêtre le ciel se penchait rose sur le matin gris-  
[salpêtre  
Dans la chambre cette odeur comme au cinéma on ne saurait  
[dire  
De crin et de parfum mêlés à l'écœurement de l'éther  
Ce bouquet qui se fanait dans un coin tout contre le lavabo  
[blême  
Sur le drap les mains brunes brunes avec ce reflet olivâtre  
Des algues quand le soleil trempe ses derniers moments dans  
[la brume

Il ne reste dans la chambre que cet homme encore jeune  
[blond  
Une mèche barrant son front sans qu'il s'en aperçoive

Tout ceci s'est passé en nous un matin de pluie sans histoire  
La mort la mort on refuse toujours comme pour la pluie d'y  
[croire  
Même quand le bruit d'eau de la terre sur le bois du cerceuil  
Tambourine dans le déchirement de la mémoire.

Jo GUGLIELMI.

Nous avons devant nous, mêlé à notre amour,  
Au fil de notre désir,  
La lumière du matin surprise encore nue,  
Rougeissante dans l'ombre chaude.  
Notre amour c'est la neige d'août,  
Le vent de Septembre,  
La dent de l'hiver.

Chaque soir, nous l'avons lavé des fatigues de la nuit  
Chaque soir passionné nous le laissons seul dans notre lit

Dans le jardin la grenade éclate sous la caresse du soleil

Notre amour est la première lettre de l'alphabet.  
Tu en dessines les images.  
A la surface ton sourire. Le monde enfermé dans ton regard,  
Que suis-je ?  
Un miroir, un ajout, un sourire d'herbe au vent.  
La douleur, je ne crains rien.  
Celle de notre amour est présente, telle une grande joie

Le sommeil nage entre nous deux.  
Je te suis au rêve.  
La terre non, la vie, l'usine, le métro,  
Le pli du pantalon  
Les courses du samedi  
Le temps se fissure.  
Le soleil muet nous salue de loin, timide à son réveil.

Nous avons devant nous un cri semblable au nôtre,  
Une goutte de lait suspendue dans le sang,  
Un reflet vivant.  
Nous avons raison au delà des heures, au delà de l'au-revoir,  
Nous avons devant nous la lumière du matin.

**LE PRINTEMPS — 1 —**

Il faut écrire sur le printemps

Quoi

Oui c'est comique

Mais c'est un oiseau qui le chante

Epuisées les violettes

Epuisés les taillis

Les gazouillis

Les collerettes

A-t-on déjà parlé des montagnes qui fument

En mars après l'orage

Oui

Bien

Et des pommiers le soir avant qu'ils ne fleurissent

Non

Mais

Ce n'est pas poétique

Alors un frisson se déroule entre les deux piliers de la vallée

Tapisserie âpre mais parfaite

Et l'on voit un jeune homme à peine a-t-il vingt ans

Entre les bras d'une autre vierge qui le pleure

Il est mort

Tué

Dans un bois d'olivier

Et bien que le sujet ne soit pas neuf

Et bien que l'on ait par milliers

Vu des soldats qui meurent

C'est là

Que

Je m'arrête.

**LE PRINTEMPS — 2 —**

Oui c'est là

Le scénario se déroule

Une femme entourée de voiles, et toute noire, et plus très jeune

Une mère

En prendrons-nous donc l'habitude

Elle pleure

Et personne autour d'elle

Ne bouge

ô mère

Je prends ta main

Je baise ta main

Je te dresse un collier



Les fleurs  
Les joies  
Le printemps la douceur

Je les mets à tes pieds  
Que faire  
Que faire encore  
De tes larmes

J'irai  
Partout dans la poussière des meetings  
Au porte à porte au cœur à cœur  
Avec des tracts et des paroles  
On me verra partout  
Pèlerin des buildings  
Et des mesures  
Parlant  
D'une paix sans mesure.

## VICTOIRE ELECTORALE

Un homme entra c'était l'espoir  
Levant sa main monumentale  
O camarade nous dit il  
Et sa voix prit l'éclat de l'orgue  
Et nous étions sous la magie  
O camarades mes pareils  
Vous avez bien servi l'histoire.

Il dit ses yeux c'était la vie  
Ils enchantaient notre victoire  
Et mon cœur qui n'y croyait pas  
Devint aurore boréale  
Et cerceau rouge sur fond noir  
Qui tourne tourne œillet de joie  
Rire violon corde soleil  
Musique aigue abeille folle

**DE MON AGE**

A longs rubans de pierres  
Tracés sur les images  
A grand profil de sang  
Dévorant les chemins

L'histoire de mon Age  
Marquant le souvenir

Accrochés à leur ciel  
Des hommes sont devant nous  
Qui meurent dans les blés  
Pour désigner la faim  
Qui tombent fusillés  
Pour effacer les hontes

Perdus parmi leurs traces  
D'autres hommes aussi  
Dressés à les chasser

D'autres hommes aussi  
Qui apprennent des gestes  
A nous rayer les yeux  
Qui affirment ces gestes  
Et se rendent atroces.

L'histoire de mon Age  
Est une histoire de sang

Aux couleurs des matins  
Nous avons nos chansons  
Et nos pas quotidiens  
Et nos rues pavoisées  
Qui résonnent pour tous

Ils ont leurs trous de bêtes  
Et leurs ruisseaux de peur  
Dans l'obscur de leurs heures  
Ils n'ont que des soupçons  
Les nuits sont des noyaux  
Où glissent tous les corps  
Obéissant au geste  
Roule celui qui meurt  
S'efface celui qui tue.

L'histoire de mon Age  
Est une histoire de deuil.

Aux salves des ravins  
N'apprenez plus à lire  
Enfants du jour prochain  
O beau regard qui gagne  
Vous crierez l'essentiel  
Vous crierez l'essentiel  
Qu'il nous fallait saisir.

L'histoire de mon Age  
Est un caillot d'erreurs.

Bâti aux yeux de tout  
Je voudrais un grand mur  
Où s'inscriraient en cris  
La honte de ces morts  
La haine des fusils

L'histoire de demain  
Est une histoire de paix.

---

*D'un seul coup l'absurde travail des cigales s'arrêtait. Net. Une formidable flaque de silence s'abattait faisant perdre l'équilibre aux branches appuyées depuis le lever du jour contre cette vitre de cris.*

*Au même moment, les paroles prononcées trouvaient un autre espace et s'en allaient très loin, croisant en leur trajet d'autres paroles, tissant une fabuleuse grille de murmures au-dessus des choses. C'était l'instant où en marchant je sentais un vide entre deux pas, où chaque élément semblait se séparer de l'ensemble intelligent, entraîné par son propre poids. Le sol se soumettait aux lois des météores. Tout cela en quelques secondes.*

*Je sentais la maison indécise. Allait-elle glisser dans la nouvelle mesure, ou demeurer ?*

*Puis sous les herbes, se préparait un minutieux système d'attaques et de défenses, de festins et d'étreintes minuscules ; entre les graviers des courses atroces commençaient.*

*Entrer dans la nuit est une chose grave et lente à décider. On ne sait ce qu'on y deviendra, si l'on y restera intact, si l'on n'aura pas oublié tout, après.*

*Nous partions pour la nuit, les mains fermées sur la lumière, nos yeux prêts au vertige des enlacements.*

Jean-Jacques VITON

## **TERRAS MEUNAS...**

Terras meunas  
Occitania.  
Peiras de se sang dins lo solelh  
los relòtges totjorn picavan en retard  
quora tornàvem cap a tu  
lo còr perdut  
los uòlhs farrats  
coma òm tòrna a l'incòcència  
coma òm tòrna a son enfança.

A la forca dels camins  
sus las raras de la mar  
m'esperavan mos amics  
amb de calehas sordas  
coma los uòlhs d'una amorosa  
disiàn mon nom coma òm espèra.

Ièu ploravi vergonhòs  
de coneisser vòstre nom  
amics des vèspre  
e pas ben mal.

Ara sabí al vòstre pas  
als rodals de vòstres camins  
se la sason es estada bona  
e lo temps que farà  
e los drolles qu'almatz  
e l'escais-nom que vos donèron.

Ara pòdi sortir de l'ombra  
dire los metels mots que vos  
mesclar nèu e solelh per èsser uroses ensemble  
direm de causas simples  
en galtant lo país  
Tot mon país dins vòstras mans.

**Yves ROUQUETTE.**



## **TERRES MIENNES...**

Terres miennes  
Occitanie  
Pierres de sang dans le soleil  
l'heure toujours sonnait en regard  
lorsque nous retournions vers toi  
le cœur perdu  
les yeux fermés  
comme on retourne à l'innocence  
comme on retourne à son enfance.

A la croisée des chemins  
sur les frontières de la mer  
m'attendaient mes amis  
avec des lanternes sourdes  
comme les yeux d'une amoureuse  
ils disaient mon nom comme on espère

Moi je pleurais honteux  
De connaître votre nom  
amis du crépuscule  
et amis guère plus.

Maintenant je connais à vos pas  
aux ornières de vos chemins  
si la saison a été bonne  
et le temps qu'il fera  
et les enfants que vous aimez  
et le sobriquet dont ils vous parèrent.

Maintenant je peux sortir de l'ombre  
dire les mêmes mots que vous  
mêler neige et soleil pour être heureux ensemble  
dire des choses simples  
à surprendre le pays  
tout mon pays entre vos mains.

**Yves ROUQUETTE**

**CHANSON DU TISSERAND STEPHANOIS**

Le tisserand aux blanches mains  
Que ne nourrit plus son métier  
Tisse la sole et le satin  
De moires tout ensoleillés

Le tisserand aux blanches mains  
Travaille fort dès le lever  
Tisse la sole et le satin  
D'ors et d'argent parfois brodés

Le tisserand, le tisserand,  
Gagne son peu, gagne son pain,  
Le tisserand, pauvre parent,  
Gagne son bien, son peu de biens.

Le tisserand, le tisserand,  
Croise les jours, croise les nuits,  
Le tisserand tisse son temps,  
Croisant la joie et les ennuis.

Le tisserand de bon matin  
Tisse drapeau avec son cœur,  
Il n'est de sole, ni de satin,  
Et l'on n'en dit pas la couleur.

## OPINIONS

DE KARLEINZ BARCK A GABRIEL COUSIN

Je viens de recevoir le n° 6 d' "Action Poétique". Merci à vous et à votre rédaction. Je suis très heureux de la recevoir et je vous félicite pour votre travail qui s'inspire d'un humanisme véritable et d'un souci pour la voie de l'humanité, un souci dont nous avons tellement besoin. Votre travail n'est pas seulement d'une grande importance pour vous, Français, il l'est aussi et cela dans une grande mesure pour nous, Allemands, et pour tous les peuples. Je me permets de vous dire un mot me référant à la lettre

que vous a adressé Pierre Della Faille ; cette lettre ne fait que souligner que vous devez poursuivre la voie prise. Que nous vaut la préoccupation avec les thèmes traditionnels de la poésie dans un monde où il y a la guerre d'Algérie, Little Rock et des hommes comme Strauss ? Nous vivons une époque qui demande de tout homme de l'action, aussi des poètes. Et il n'est pas vrai qu'une action politique ne puisse pas être poétique. Au contraire : toute poésie est dans une certaine mesure aussi politique. Cette contradiction qu'on veut construire à ce sujet n'existe pas...

DE CHARLES DOBZYNSKI A HENRI DELUY (extraits)

J'ai l'impression que souvent les « circonstances » prennent le pas sur la poésie : entendons-nous, je suis partisan de la poésie de circonstance (la plupart de mes poèmes en sont), mais encore une certaine synthèse est-elle nécessaire, une certaine cristallisation de l'événement au cœur du poème. Quelquefois le

mariage se produit. Quelquefois non... Il s'agit de comprendre les difficultés du langage aux prises avec la réalité, et non de céder à la facilité du langage pour rendre compte à tout prix de la réalité. Ce fut un peu notre « maladie infantile » de poètes que de confondre trop souvent poésie et journalisme...

D'OLIVEN STEN A HENRI DELUY (extraits)

...Je lis très attentivement la revue. J'en ai aimé le n° 3-4. Le 5 frôle, peut-être, un danger : celui de ne pas toujours assujétir une émotion juste, une indignation authentique et que je partage à une forme artistique exigeante et d'autant plus exigeante, rigoureuse, qu'on est plus près de la poésie politique. C'est un grand débat, et je ne fais là que soulever un problème toujours posé, jamais résolu (du moins théoriquement, car il y a de fort beaux poèmes « engagés » : à quel point, par exemple, sous quelle forme la guerre d'Algérie ou tout autre

drame politique de l'heure peut-il devenir thème poétique ou thème à chronique. Suffit-il que l'attitude du poète ou du chroniqueur me paraisse être du même bord que moi pour que j'en aime le texte, sa beauté, ses qualités artistiques ?

Il y a l'émotion, l'authenticité émotionnelle, il y a la technique poétique, le « métier », la facture qui relève en partie d'un « don » sur lequel l'explication rationnelle n'a pas prise... Ces « réflexions » sont des généralités. Elles s'appliquent à certains textes (et même surtout prose) qu'a publiés la revue...

# ROM ANS

## Guillaume LOUBET: L'HYDRE (édition du Seuil)

L'hydre n'est pas un roman, pas nor plus un conte, ni un poème, ni une pièce (malgré la distribution).

Mais l'hydre c'est aussi tout cela à la fois ! Du roman, l'hydre conserve la charpente, parfois l'écriture ; du conte l'Hydre a gardé le ton et le climat, Simbad y cingle et débride nos rêves. Aladin y cherche fortune... « aux confins ouest de la longue baie, une des plus amples du monde. La courbe en est merveilleusement nette ; des chaussées de granit oblongues, rectilignes, alternent avec des plages de sable fin et pur qui déclinent insensiblement et ajoutent encore à la splendeur azurée des masses lourdes de la mer mourant là sans aucun murmure. »

Du poème, Loubet a maintenu la densité du verbe, l'extraordinaire pouvoir évocateur des images.

Par endroits, l'Hydre fait penser à Gustave Aimard, mais à un Gustave Aimard devant une glace qui se foutrait de Gustave Aimard parce qu'il aurait lu Alfred Jarry.

Il faut voir comment Loubet, par l'humour, détruit, dès les premières lignes Routo l'intrépide — le bon — le généreux Routo, « nègre débonnaire », Routo (prononcer Rouch-to) ! Un des deux protagonistes du récit.

Routo c'est le Paladin de la Geste, le Valentin Guillois de l'histoire. Mais l'auteur n'est point dupe ! Le Paladin n'était rien d'autre qu'un « casseur » d'Infidèles et Valentin Guillois un aventurier.

Ici il faut souligner un des caractères les plus originaux de l'Hydre... L'Hydre c'est l'anti-roman d'aventures l'anti-épopée, l'anti-fable d'un monde de matière plastique et de tôle galvanisée.

Loubet attaque le formica avec du tafia et jette sur nos tables trop méticuleusement servies ses gourdes espagnoles.

Il exténue, il écule tout au long du récit les classiques poncifs du roman d'aventures. Il vient à bout par l'intérieur des chercheurs de pistes, pirates, boucaniers, out-law, coupeurs de routes, sauvages, justiciers en jouent jusqu'à l'extrême leur jeu.

L'Hydre est une intégrale palinodie de l'héroïsme formel. Je le répète, grâce à l'humour que Loubet manie délicieusement, comme sans y prendre garde, avec une extraordinaire pudeur.

Pour le citer, il faudrait citer des pages entières. Ecoutez Routo parlant du yankee Harrischaffer : « ...Il jeta l'arme par terre en trépigant... Puis il la reprit... S'il a pas tiré... Peut-être que son vieux fusil marche plus ? »

Loubet salt à merveille mouiller toutes les mèches en usant d'un langage plus que tout autre savoureux : « Ce Juan était si velu en-dessous de la ceinture qu'il pouvait très bien, comme il le faisait du reste se dispenser de porter le moindre cache-sexe ».

On pourrait, longtemps encore, compiler les éléments d'intérêt d'une œuvre aussi dense que l'Hydre, analyser l'étonnant « contact » de l'auteur avec la nature exotique (ici encore, analogiquement, l'exotisme est détruit par lui-même). Mais le plus simple est d'envoyer aux cents diables ou a... Marankula ceux qui ont osé parler de la « naïveté » de Loubet et de conseiller à chacun de lire l'Hydre sans plus tarder...

Jo GUGLIELMI.



## UNE ROSE ROUGE POUR BORIS VIAN

Jean Rousselot écrivait récemment qu'il était temps enfin de prendre Max Jacob au sérieux, que derrière le sourire de gnome de ce poète et paysan de Paris brillait avec un éclat grave la face blessée du pénitent de Saint-Benoît.

Je crois que le mot de Rousselot vaut pour Boris Vian. Trop d'entre nous se sont contentés de voir en lui un homme bizarre, la voix déchirée par le sarcasme et la farce, insolite jusque dans la pornographie, pour que nous ne lui rendions pas justice. Nous devons dire aujourd'hui tout le respect qui nous attachait à lui, respect d'autant plus grand que c'était bien là la dernière chose que Boris Vian semblait attendre des autres.

Nous pouvons aujourd'hui évaluer le poids que sa présence tumultueuse jetait dans les balances de notre vie.

Son drame, c'est d'avoir été l'auteur largement répandu d'un livre, « J'irai cracher sur vos tombes ». Vernon Sullivan a tué littéralement Boris Vian. Ce livre a empêché les lecteurs, même avertis, de découvrir les richesses de « L'écume des jours » ou de « L'automne à Pékin ». Vian était trop peu conventionnel pour ne pas en rire, mais qu'il en ait souffert,

profondément ulcéré, ne saurait étonner.

La prose de Vian était gonflée des sèves de l'humour et de tendresse humaine aussi, cette tendresse qui n'exclut pas la cruauté. Le dernier livre paru, « L'arrache-cœur », confirmait les espoirs que nous mettions dans l'œuvre de Vian. Il était aussi l'auteur d'un grand nombre de chansons qui ne ressemblaient à rien de déjà entendu, où toute sa chaleur d'homme s'exprimait. Quelques œuvres de théâtre, un opéra inspiré du Cycle de Graal, dont il était un fervent admirateur, complètent cette image inachevée mais digne de durer.

N'oublions pas de rappeler les innombrables textes consacrés au Jazz. Lui-même fut un appréciable musicien aux grandes heures de Saint-Germain-des-Prés. Disséminés dans les revues et périodiques, il faudra bien un jour les rassembler.

Il est mort à l'heure où son nom couvrait les murs de Paris, pendant la présentation du film tiré de « J'irai cracher sur vos tombes ». Vernon Sullivan l'a poursuivi jusque dans la mort. A nous de faire en sorte que Boris maintenant prenne sa revanche.

André LAUDE.

### LE CHIEN DE PIQUE - CAHIERS DE POESIE

N° 1 : L. Boltanski, Ph. Crocq, H. Deluy, L. Diabate, F. d'Eaubonne, J.J. Goussou, B.M. Grasset, G. Lapomme, J.J. Mahet, Popof, J. Ronceray, L. Scheler, J.A. Sistiaga, O. Sten, A. Tortra.

Le numéro : 225 F. Abonnement : 600 F - 1.000 F.

Toute correspondance : chez A.T., 3, avenue Séverine, Courbevoie (Seine).

## LE FESTIVAL DU LANGUEDOC

### THÉ ATRE

Parmi les réussites des festivals dramatiques qui, au cours de l'été, se multiplient, il faut faire une large place au Festival du Languedoc qui se déroule tous les ans à Montauban dans la première semaine de juillet. Son originalité et sa valeur très particulière résident dans le choix de son répertoire adapté au cadre architectural. Le fait est très important à signaler, car la plupart des festivals ne sont en définitive que des spectacles de plein air où, n'importe où, on joue n'importe quoi. Dans le cadre 17<sup>e</sup> naissant de son architecture, sur une place bordée de larges façades de briques roses supportée par une double rangée d'arcades, le Festival de Montauban présente des pièces d'époque espagnoles, celles du Siècle d'Or.

Ainsi les années précédentes furent révélées au public français, « Fuenteovejuna, de Lope de Vega, « Don Juan » et « Don Gil » de Tirso de Molina dans des mises en scène de Deschamps, Reybaz et Levengle. Cette année fut créé le « Timide au Palais » du même Tirso dans une adaptation de G. Brousse et une mise en scène de René Dupuy. Je ne cite que pour mémoire la présentation du Mariage de Figaro qui, fort bien

enlevé par Sorano, Deschamps, n'en demeure pas moins étranger au Festival. En vérité, il y avait une cabale destinée à tenter de changer l'orientation du Festival. Le succès que remporta le « Timide au Palais » mit fin à toute controverse.

Conçue pour le théâtre en plein air, et un public populaire, la comédie possède rapidité, mouvement, diversité d'action qui sait séduire la foule. On sait quels emprunts lui fit notre théâtre classique et romantique. A une époque où le théâtre justement cherche à retrouver son principe et sa portée, la présentation, la révélation au public français du théâtre espagnol peut être bénéfique. La juvénile ardeur, l'atmosphère poétique et sensuelle que recherche Planchon par exemple dans Marivaux, se trouve contenu dans la comédie espagnole.

Signalons que dans le même temps du Festival s'ouvraient les portes du Salon de Peinture « Art Nouveau » réunissant les meilleurs peintres du Sud-Ouest, de Desnoyers à Espinasse (Desnoyers, originaire de Montaudon). L'an prochain l'ouverture d'un Festival cinématographique et la Rencontre biennale poétique des écrivains franco-occitans font de Montauban un des lieux culturels des plus vivants.

Jean MALRIEU

### CIN ÉMA

La première partie du film commencée en 1942 alors que les Nazis menaçaient Moscou, fut tournée à la Maison de la Culture de Alma Ata et reçut en 1945 le Prix Staline (1).

Mais la deuxième partie terminée à Moscou en 1945 fut sévèrement critiquée (Pravda du 4-9-46) et dut attendre pour être projetée la confrontation de Bruxelles en 1958 (2).

### IVAN LE TERRIBLE

Nous n'évoquerons pas les raisons qui, en leur temps, motivèrent ces critiques, ni le long veto de la censure. Mais les cinéphiles regrettent les douze ans de privation de ce film monumental, ainsi que la maladie, la mort qui empêchèrent S. M. Eisenstein d'achever la troisième partie d'« Ivan le Terrible »... Au risque d'imposer au lecteur une vue trop personnelle, je n'abonderai, faute de place, que deux ou trois éléments du film...

« Ivan le Terrible », comme Alexandre Newsky (1938) entre dans le cycle des « héros historiques », alors que « La Grève », « Le Potemkine », « Octobre », « La ligne générale » entrent dans le cycle des « films de masse ». « Ivan » est l'exemple unique de ce que Georges Sadoul appelle « l'opéra cinématographique », réalisant le rêve wagnérien : une synthèse de la musique, du poème, de l'architecture, de la lumière (3).

Le jeu volontairement théâtral des acteurs, la musique de Prokofiev, le montage, le découpage, les décors, tout concourt à nous faire ressentir le « formidable romantisme », à nous donner, suivant le vœu du metteur en scène, « une image effrayable et merveilleuse, attirante et répugnante... profondément tragique par la lutte intérieure qui déchire Ivan tandis qu'il combat les ennemis de son pays ».

Tout n'est pas égal dans les 3 h. 15 de spectacle !

Si la première partie (elle s'achève par la procession des Moscovites allant chercher Ivan dans sa retraite) forme un tout prodigieux, la seconde débute par deux séquences inférieures au reste du film. On y sent un relâchement, une baisse de tension (4), après les admirables images du sacre, de la prise de Kazan, de la mort de la Tzarine et surtout après l'inoubliable vision de l'interminable théorie des Moscovites. Mais cette pénible impression se dissipe avec le conflit Ivan-Philippe (le métropolitain), avec le « mystère », tragico-bouffon, monté dans la cathédrale contre « le nouveau Nabuchodonosor ». Enfin, c'est le sommet dramatique et artistique : la fête du Palais ; le meurtre de Vladimir avec l'introduction de la couleur sur un coup de cymbale. Verts, rouges, ours zèbrent l'écran, les danseurs tourbillonnent autour d'un personnage masqué mi-Pétrouchka, mi-diable du théâtre japonais

(5). Pendant ce temps, l'Idiot Vladimir, ivre, dévoile au Tzar la conjuration. La musique se fait plus grinçante, le masque de Petrouchka tombe, le visage du chef des « opratchniki » (garde du Tzar) apparaît. Le rouge envahit le décor et les personnages ; Vladimir, revêtu des attributs impériaux, sent monter en lui l'inquiétude ; le noir des costumes de la garde chasse les couleurs rutilantes du ballet, assurant la transition avec les scènes finales en noir et blanc. Certains n'ont pas apprécié l'introduction de la couleur ; pour d'autres, dont je partage l'opinion, elle aboutit à une réussite sans précédent.

Nulle part on n'a utilisé la musique et la couleur comme ici. Elles ne sont pas suppléments formels, mais composantes dramatiques.

Cette admiration n'infirme en rien les autres séquences citées qui sont autant de « moments » artistiques.

Par son prodigieux sens du « cadrage », par la mise en place du moindre figurant, la maîtrise dans le manement des foules, Eisenstein est l'artisan essentiel de cette réussite. Mais il serait injuste d'oublier Moskvine et Tissé, qui ont su doser savamment clarté et obscurité, manier la palette sans abus ni mièvrerie ; Serge Prokofiev, qui a signé ici sa meilleure partition, composant une musique savante à la fois et populaire, grinçante ou suave.

Les acteurs, Tcherkassov en tête, campent leurs personnages avec une théâtralité toute romantique dans leur complexité historique ou symbolique. Schnipel et Naninov ont su construire (6) palais et églises à la mesure des héros passionnés et faibles, grands et lâches d'Eisenstein.

C'est à ce travail d'équipe que l'on doit l'extraordinaire valeur de ce film qui — s'il n'a pas le souffle révolutionnaire, la gran-

deur du « Potemkine » — n'en est pas moins l'œuvre qui couronne la carrière d'un metteur en scène de génie et marque — d'un jalon de taille — l'histoire du cinéma.

Gabriel VIALLE.

(1) Pendant la remise de ce prix, S.M. Eisenstein fut frappé d'une attaque cardiaque, mal qui l'emporta deux ans plus tard, le 11 février 1948.

(2) A Marseille, la première partie du film avait été vue vers 1947, dans de mauvaises conditions. La version complète a été projetée au Cinéma d'Essai, rue F.-Davso, courant septembre, cette année.

(3) Avant de réaliser « Ivan le Terrible », Eisenstein avait

justement mis en scène « La Walkyrie », au Bolchoï-Théâtre.

(4) Cette impression est peut-être causée par l'entracte qui coupe la projection à la fin du premier épisode, après quoi il est difficile de retrouver le rythme. Cette pause devrait être supprimée ou déplacée.

(5) A 20 ans, Eisenstein découvrait à la fois Karl Marx, Freud, le théâtre Kabuki et Vinci. La Renaissance et le Théâtre Japonais sont, pour ce film, deux sources essentielles d'inspiration.

(6) Décors construits d'après les maquettes d'Eisenstein qui dessina, en outre, les costumes et dressa avant le tournage un croquis détaillé de chaque plan du film.

## DISQUES

The Natural Seven (1), le septet d'Al Cohn, saxo-ténor de la veine des Zoot Sims, Alan Eager, Brew Moore, Warne Marsh (2), est une œuvre propre à réconcilier certains avec cette école de jazz, la plus originale après le Be-Bop et ses aigles Parker-Gillespie...

Ici, aucun des défauts généralement et schématiquement imputés aux musiciens sortis de la tradition Armstrong-Hawkins.

Une excellente section rythmique assure un swing à la fois détendu et solide (piano, guitare, drums, contrebasse), milieu où s'épanouit le ténor d'Al Cohn (l'instrument le plus romantique de la musique de jazz après le déclin de la clarinette). Des quatre morceaux se dégage une admirable impression de légèreté, de délicatesse n'excluant pas une homogénéité harmonique (notamment dans « Baby Please »), la polyphonie propre au style Nouvelle-Orléans, due à coup sûr au jeu des deux trombones, l'un à coulisse, l'autre à piston.

## DISQUES EN VRAC

De l'excellent travail en définitive à conseiller à ceux pour qui plane encore trop de discrédit sur « Modern Jazz ».

— Délicatesse, charme, humour et, ce qui ne gâte rien, une excellente diction se retrouvent chez Guy Béart dans les quatre chansons gravées avec l'ensemble F. Balta (3).

Béart, qui n'est pas sans rappeler G. Brassens (ce qui ne signifie pas qu'il en est la caricature), possède en outre une théâtralité dans l'expression qui le rapprocherait des Frères Jacques dont on n'a pas fini de marquer l'importance dans la chanson française d'aujourd'hui.

Béart écrit, comme nombre de jeunes chanteurs, les paroles et la musique de ses chansons. Les deux choses se valent. Elles disent une vision du monde, attendrie et fraîche, qui n'exclut pas la satire.

Autre aspect de son talent, dans « L'agent double », il se tire avec élégance d'une série de jeux de mots que n'aurait pas reniée le Desnos du « Lan-

gage cult » et qui sont souvent la pierre d'achoppement de nombreux jeunes compositeurs.

— Point n'est besoin de présenter Jacques Brel. Des succès tels que « Quand on a que l'amour », « Les biés », l'ont consacré depuis un temps déjà auprès du grand public.

Ce chanteur sait émouvoir, imposer le climat de ses chansons (4). Il les écrit lui-même et les écrit afin qu'à leurs paroles ne soit pas prise la seule mélodie, mais encore et surtout le sens :

« Qu'avons-nous fait, bonnes gens, de la bonté ? », Les pieds dans le ruisseau, qui par ailleurs est formellement un authentique « Blues »...

Les cinq premiers morceaux mettent l'accent sur les grandes lignes de l'inspiration dans ce disque de Brel : la nostalgie de la pureté dans un monde qui... dans un monde où, dit-il, il vaut mieux regarder la nature et les petits zoizos que...

Puis, dans la dernière chanson, « La Bastille », cela se concrétise : à quoi bon, mon ami, à quoi bon ?

« On a détruit la Bastille  
« Et ça n'a rien changé.  
« On a détruit la Bastille  
« Alors qu'il fallait s'aimer. »

Cela se passe de commentaires !

En ce temps où il en reste tant encore debout, ces paroles sonnent douloureusement à nos oreilles.

Jo GUGLIELMI.

(1) R. C. A. Recording Corporation of America. - E. P. A. 1116-3. - Edité en Allemagne par "Decca".

(2) Les Four Brothers, figures les plus en vue avec Stan Getz et leur précurseur à tous, le grand saxo-ténor Lester Young, du « Style Cool ».

(3) Philips 45 T/M E.P. 432 351 B.E.

(4) Philips 45 T/M.

## PEIN TURE

Kassel (Allemagne Fédérale) présentait cet été

une énorme exposition internationale : « L'Art après 1945 » groupant plusieurs centaines d'œuvres de peintres, graveurs, sculpteurs. Il s'agissait de la deuxième édition de cette manifestation de masse, et, dans l'esprit de promoteurs d'une rétrospective de l'art d'aujourd'hui.

Un très gros volume "Documenta 59" (Verlag M. Dumont Schauberg-Köln) présente la mise en page d'un certain nombre d'artistes attirés à Kassel.

L'art après 1945 se résume, pour les organisateurs, à l'Art Abstrait (dans le sens commun donné au terme et qui comprend la géométrique, l'informel, le tachisme, etc.).

Ajoutons que si l'on voulait considérer l'art abstrait, tout au-

## COMPTABILITE DE L'ANGOISSE

près du grand public que du public dit cultivé, on ne s'y prendrait pas autrement.

Il semblerait que l'on ait voulu comptabiliser l'angoisse de ce temps. Si l'on désirait ainsi démontrer que le seul art valable, le seul qui exprime l'essentiel de notre époque, est l'art abstrait, et ces abstraits-là, on risque d'avoir manqué le coche, ou de n'avoir prouvé qu'une chose : le manque de compréhension juste de notre temps, le manque de vues véritables, de conceptions d'ensemble de ces gens-là, responsables d'un tel étalage.

Tout simplement le manque de sens des réalités.

Les rassemblements monstres, sans structures, sans organisation profonde, n'ont jamais servi l'art. A plus forte raison l'art abstrait, art jeune, art d'expérimentation, de laboratoire.

Quo l'on m'entende bien, je n'ai rien de définitif contre l'art abstrait en général et contre les peintres abstraits en particulier. Je suis sensible à de nombreuses expressions des tendances de celui-ci et je compte de nombreux amis parmi ceux-là.

Mais les foires de ce genre, véritables atteintes à la sensibilité, n'aident pas les peintres abstraits qui travaillent déjà, souvent, dans une atmosphère survoltée, trop tendue, voire exaspérée.

De plus, l'Art après 1945 ne se restreint pas aux seuls abstraits. Que cela plaise ou non, il y a d'autres peintres, d'autres graveurs, d'autres sculpteurs, attachés à d'autres valeurs, et qui comptent en notre temps.

Et sur lesquels il faudra bien compter lorsqu'on examinera l'art après 1945 sans parti-pris de chapelle.

Henri DELUY.

## LECTURES

Le lieu du supplice	Vladimir POZNER (Julliard)
Le dernier des Justes	André SCHWARZ-BART (Le Seuil)
Le Planetarium	Nathalie SARRAUTE (Gallimard)
Œuvre Poétique	SAINTE-JOHN PERSE (Gallimard)
Le Don paisible	Mickhaïl CHOLOKHOV (Julliard)
Les Thibault	Roger-Martin DU GARD (Le Livre de Poche)
Le Style du Général	Jean-François REVEL (Julliard)
Luna-Park	Elsa TRIOLET (Gallimard)
J'abats mon jeu	ARAGON (Édit. Français Réunis)
Textes Choisis	Jean JAURÈS (Editions Sociales)
Le Commandant d'Auschwitz parle	Rudolf HOESS (Julliard)
L'Hydre	Guillaume LOUBET (Le Seuil)
L'Etoile de David	Claudine HERMANN (Gallimard)
Contes anciens à notre manière	Lou SIMN (Gallimard)

### SENS PLASTIQUE - REVUE MENSUELLE

10, avenue P.-Brossolette - PIERREFITTE (Seine)  
 Le numéro : 100 F - Abonnement annuel : 1.000 F  
 Rédaction : J.-L. Depierris, M. Fos, P.-A. Jourdan,  
 J.-J. Levêque, A. Marissel.

## EUROPE

Revue mensuelle fondée en 1923 par un groupe d'écrivains en collaboration avec Romain Rolland :

21, Rue de Richelieu, Paris (1<sup>er</sup>)

Directeur : Pierre Abraham

Secrétaire de rédaction : Pierre Gamarra

Abonnement : 1 an 3.500 F - 6 mois 1.900 F

"Europe" a publié et publie des numéros spéciaux d'une grande valeur :

Littérature de l'Espagne, Léonard de Vinci, Littérature des Etats-Unis, Littératures soviétiques, etc ; d'autres sont des documents irremplaçables : Brecht, Eluard, Romain Rolland, Robelais, etc.

### GRAND PRIX DE POESIE MODERNE DU CLUB DES JEUNES — NICE

Le Grand Prix de Poésie Moderne vient d'être décerné pour la cinquième fois par un jury comprenant : MM. Jean Cocteau, de l'Académie Française, président ; Gabriel Audisio, Jacques Lepage, Armand Lunel, Paul Mari, Norge, Jean Onimus, Jean Rousselot, André Verdet.

Il a été attribué à notre ami Lionel Richard.

Son recueil : *Le Bois et la Cendre*, va sortir dans la collection "Alluvions". Souscription au siège de l'Action Poétique.

- Nous tenons à signaler, nous y reviendrons très bientôt, le courage et la qualité de la jeune revue portugaise *Noticias do Bloqueio*, dont l'un des principaux animateurs est notre ami le poète Egito Gonçalves.
- Armand Heuneuse vient de sortir : *Pratique du Réel*, de Pierre Philibert ; *Le Feu du Gel*, de Jean Pérol ; *Les Epis nécessaires*, de Jean Roblès, et annonce très prochainement *Le Cœur Partisan*, d'Andrée Barret.



— Pierre-Jean Oswald annonce : Poèmes choisis d'Alexandre Blok, Complainte des mendiants arabes de la Casbah de Aït Djafer, poète algérien présenté par Jean-Paul Sartre, et Etat d'Urgence de Youri dont vous pouvez lire un poème dans ce numéro.

— Oliven Sten n'est pas un inconnu pour nos lecteurs. Rappelons que son recueil « Les Andabates » fut un des faits poétiques de l'année 1958.

— Guy Ferrimond est un jeune poète de l'A. P. Le poème que nous présentons est le premier qu'il publie.

— Andrée Barret, qui vient de rejoindre notre équipe, est une jeune poète de la région grenobloise. Les « Lettres Françaises » ont publié de ses poèmes à plusieurs reprises ces derniers temps et son nouveau recueil « Le cœur militant » vient de sortir chez Henneuse.

— Jean-Jacques Viton partage son temps entre la poésie et le théâtre. Jeune poète de l'A. P., il est aussi l'un des animateurs du « Théâtre Quotidien de Marseille » que nous avons déjà évoqué et sur l'activité duquel nous reviendrons.

— Alex Chazal, jeune poète de Saint-Etienne, a publié son premier recueil « Parcours Possible » dans notre collection « Rives-Neuves ».

— Yves Rouquette écrit en langue d'Oc. Il a publié à la fin de l'an dernier une plaquette dans la collection « Messatges » de l'Institut d'Etudes Occitanes : L'Escriveire Public.

— « Actualités », la revue de notre ami Philippe Durand, dont nous publierons des poèmes dans notre prochain numéro, a dû cesser de paraître. Les abonnés à « Actualités » recevront l'A. P. Nous leur demandons de nous renouveler la confiance qu'ils avaient accordée à « Actualités ».

**ABONNEZ-VOUS, FAITES ABONNER VOS AMIS.  
NOUS AVONS BESOIN DE L'AIDE MILITANTE  
DE TOUS. COMMUNIQUEZ-NOUS LES ADRESSES  
DE PERSONNES SUSCEPTIBLES D'ETRE INTE-  
RESSEES PAR NOS EFFORTS. NOUS LEUR ENVER-  
RONS UN EXEMPLAIRE SPECIMEN GRATUIT.**

### COLLECTION "ALLUVIONS"

Nous avons décidé de supprimer la collection "Rives-Neuves". Dans le cadre de ses numéros spéciaux, l'Action Poétique maintient et élargit la collection "Alluvions".

Nous sortirons les recueils acceptés, à des prix d'imprimeur.

Parus :	Nécessité Vertu (épuisé)	Henri DELUY
	Ville ouverte (épuisé)	JO GUGLIELMI
	Parcours possible	Alex CHAZAL
	Poèmes	Jacques ROUET
Sous presse:	Les résistances du diamant	Gabriel CELAYA
	Le bois et la cendre	Lionel RICHARD
A paraître :	Poèmes	Sembene OUSMANE
	Poèmes	Jean TODRANT
	Notre temps	Jean MALRIEU

Jeunes poètes, Jeunes écrivains envoyez-nous vos poèmes, nouvelles, articles, contes, etc. Nous attendons vos remarques, suggestions, critiques. Ecrivez-nous

---

Gérant responsable : Anne-Marie DELUY  
21, boulevard Gariel - Marseille (4<sup>e</sup>)



action poétique

*COMITE DE REDACTION*

Henri DELUY - rédacteur en chef

Gabriel COUSIN - André LIBÉRATI - Jean MALRIEU

Gérald NEVEU

Secrétaires de rédaction

Pierre GUERY - JO GUGLIELMI

L'Action Poétique groupe des poètes et écrivains de différentes tendances artistiques, philosophiques et politiques. Un commun amour de l'homme, une même confiance dans sa destinée les animent. Elle se place sous le signe qui rassemble, qui délivre. Elle s'adresse à vous, comme à tous les poètes, aux aînés et aux jeunes, à tous leurs amis. Elle a besoin de vous, de votre soutien actif. Les conditions actuelles sont telles que les poètes ne peuvent se faire entendre s'ils ne sont pas aidés.

**AIDEZ LES POETES A PRENDRE LEUR ESPACE !**

Le numéro : 300 F.

Abonnement : 4 numéros : 1.000 F.

4 numéros plus une gravure ou bois original : 2.000 F.

4 numéros plus trois gravures ou bois originaux : 5.000 F.

Rédaction - Administration

Henri DELUY, 21, boulevard Gariel - Marseille (4<sup>e</sup>)

C.C.P. H.D. Marseille 249451

Dépôt légal n° 29 - 3<sup>me</sup> trimestre 1959